mes, disons que la première, celle de Racine vu à travers Roumet, serait celle que suivrait de préférence et le plus naturellement Mme de Girardin, si elle était livrée à elle-même.» Inutile de dire que ce qu'elle a écrit dans ce genre est aujourd'hui tout à fait surranné et à peu près illisible.

Dans l'intervalle, elle avait publié, en collaboration avec Méry, Sandeau et Théophile Gauthier, un roman par lettres, la *Croix de Berny*, où, sous le pseudonyme d'Irène de Châteaudun, elle rivalisa d'esprit avec les trois brillants conteurs. Nous empruntérons à l'un d'eux, Théoph. Gautier, quelques lignes qu'il lui consacra au lendemain de sa mort. «Dans les dernières années de sa vie, la beauté de Mme de Girardin avait pris un caractère de grandeur et de mélancolie singulier. Ses traits idéalisés, sa pâleur transparente, la molle langueur de ses poses ne trahissaient pas les ravages sourds d'une maladie mortelle. A demi couchée sur un divan et les pieds couverts d'une résille de laine blanche et rouge, elle avait plutôt l'air d'être convalescente que malade. George Sand, qu'elle admirait sans aucune arrière-pensée, la vit souvent vers cette époque, et tandis que George fumait silencieusement sa cigarette, immobile et rêveuse comme un sphinx, Delphine, oubliant ou cachant sa souffrance, savait encore lui adresser quelques flatteries ingénieuses, quelque mot charmant, plein de cœur et d'esprit.»

«Quoiqu'elle fût tendrement dévouée à son mari, quoiqu'elle avait épousé les luttes; que la gloire, le succès, la fortune, tout ce qui peut faire aimer la vie, lui fussent arrivés à souhait; que des amis fidèles et sûrs l'entourassent, elle semblait secrètement désirer d'en finir. Ce temps ne lui plaisait plus; elle trouvait que le niveau des âmes s'abaissait, et déjà elle cherchait à pressentir l'autre monde, en causant avec les esprits qui habitent les tables; comme Leopardi, le poète italien auquel A. de Musset a adressé de si beaux vers, elle semblait rêver «le charme de la mort.» Quand l'ange funèbre est venu la prendre, elle l'attendait depuis longtemps.»

Ces lignes, pleines d'une tendre mélancolie et d'une douce tristesse, sont dignes de la femme qui les a inspirées.

L'éditeur Hetzel a publié, sous le titre d'*Esprit de madame de Girardin*, un choix de pensées, d'apophtegmes, de propos sérieux ou frivoles, tirés de ses œuvres. Ce volume est accompagné d'articles consacrés, par les divers écrivains que nous avons cités, à la mémoire de celle dont ils avaient été les amis assidus.

GIRARDIN (Jean-Pierre-Louis), savant français, né à Paris en 1803. Son père était pharmacien droguiste. A dix-huit ans, le jeune Girardin fut admis dans les laboratoires de la pharmacie centrale des hôpitaux civils de Paris. Studieux et intelligent, il mit si bien à profit les quatre années qu'il passa dans cet établissement, qu'il sortit le premier d'un concours pour l'externat des hôpitaux, en 1824. Ce succès accrut encore son ardeur au travail, et, à deux reprises, dans des concours de l'école de pharmacie, il remporta la médaille d'or. En 1825, M. Thénard l'attacha à son laboratoire de chimie au collège de France. Sous ce savant maître, Louis Girardin fit de nouveaux progrès dans les sciences physiques, et ce fut grâce à lui qu'il obtint, en 1828, une chaire de chimie appliquée aux arts dans la ville de Rouen. Le jeune professeur obtint un succès complet. Il vit affluer à ses cours, non-seulement un grand nombre de jeunes gens désireux de connaître les applications utiles de la science, mais encore des industriels et des gens du monde. Sept ans plus tard, en 1835, il inaugura l'enseignement populaire en faisant le dimanche des cours de chimie aux ouvriers. Le conseil général avant décidé, en 1838, la création d'une chaire de chimie agricole à l'école d'agriculture de Rouen, ce fut lui qui en devint titulaire. Par la suite, en 1848, M. Girardin, dont les nouveaux élèves avaient propagé les bonnes méthodes agricoles en Normandie, contribua encore aux progrès de la culture dans cette province en faisant des conférences publiques sur les engrais. En 1855, il devint directeur de l'école préparatoire à l'enseignement supérieur, fondée à cette époque à Rouen, quitta cette ville, trois ans plus tard, pour devenir professeur et doyen à la faculté de Lille, puis fut nommé recteur de l'académie de Clermont. M. Girardin fait partie d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères. Il est notamment correspondant de la Société centrale d'agriculture (1835), de la Société d'encouragement (1838), de l'Académie des sciences (1842), de l'Académie de médecine de Paris (1846), et membre de plusieurs sociétés rouennaises. Indépendamment d'un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans le *Bulletin universel de France*, dans le *Journal de la pharmacie et des sciences accessoires*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, dans la *Normandie agricole*, etc., on lui doit des ouvrages savants et très-estimés des spécialistes. Nous citerons de lui : *Éléments de minéralogie appliqués aux sciences chimiques* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°), en collaboration avec M. Lecocq; *Nouveau manuel de botanique* ou *Précis élémentaire de physique végétale* (1827, in-18), avec M. Juillet; *Considérations générales sur les volcans* (1830, in-8°); *Leçons de chimie élémentaire faites le dimanche à l'école municipale de Rouen* (Rouen, 1835, 4e édit.; Paris, 1850, 2 vol. in-8°), ouvrage dont le succès a été très-grand, qui a été couronné à deux reprises en France, traduit en russe, et qui a valu à l'auteur, outre la médaille en or des savants étrangers de l'Académie de Saint-Pétersbourg, une bague en brillants de l'empereur de Russie, en récompense des progrès que son livre avait fait faire à la chimie industrielle dans ce pays; *Notice biographique sur Édouard Adam* (1837, in-8°); *Mémoires de chimie appliquée* (1839, in-8°); *Essai chimique et technologique sur le polygnomon inctorium* (1840), couronné par la Société de pharmacie de Paris; *Du sol arable* (1842, in-8°); *Technologie de la garance* (1844, in-8°); *Des fumiers considérés comme engrais* (1847, in-8°), traité cinq fois réédité; cinq *Traités* insérés dans les *Cent traités pour l'instruction du peuple* (1847-1849); *Traité élémentaire d'agriculture* (2 vol. in-18); *Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et publique et de sciences physiques appliquées* (1852, 2 vol. in-18); *Courte instruction sur l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16), qui a eu six éditions; *Résumé des conférences agricoles sur les fumiers* (1854, in-16), trois fois réédité; *Sur les nouveaux engrais concentrés du commerce* (1854, in-16); *Moyen d'utiliser le marc de pommes* (1854, in-16), dont il a paru quatre éditions; *Des marcs dans nos campagnes* (1854, in-16); *Mémoire sur les fumiers*, auquel la Société agricole du Cher a décerné une médaille d'or en 1856; *Considérations sur l'usage et l'abus de l'eau; mauvaises et des autres liqueurs fortes* (1864, in-8°), etc.

GIRARDIN (Saint-Marc), écrivain et homme politique français. V. SAINT-MARC GIRARDIN.

GIRARDINE s. f. (ji-rar-di-ne — dimin. de *girard*, nom vulgaire du geai). Ornith. Nom vulgaire de la mangeuse, en Provence.

GIRARDON (François), célèbre sculpteur français, né à Troyes en 1628, mort à Paris en 1715. Il était fils d'un fondeur de métaux qui le plaça d'abord chez un procureur. Le jeune homme n'y fit rien autre chose que barbouiller de croquis le papier de la chicane, et l'on dut renoncer à lui faire suivre une carrière pour laquelle il montrait si peu de vocation. Il trouva une occupation plus conforme à ses goûts dans l'atelier d'un menuisier sculpteur, où il put s'exercer à l'étude du dessin. Le goût de la statuaire se développait en lui dans les églises de Troyes, devant les œuvres des deux sculpteurs du XVIe siècle, Dominique et Gentil. Le chancelier Séguier, dans le château duquel l'apprenti menuisier était allé travailler avec son maître, remarqua son habileté, s'intéressa à ses essais et le prit sous son puissant patronage. Il le distingua d'autant plus vite que le jeune Girardon, aux germes d'un talent réel, joignait déjà les manières engageantes et la souplesse qui lui valurent plus tard les bonnes grâces de Lebrun et la faveur de Louis XIV. Le chancelier plaça d'abord son protégé dans l'atelier de François Anguier, qui était le maître en réputation de cette époque, et quand il le crut en état de profiter du séjour de Rome, il l'envoya dans cette ville et l'y maintint pendant quelques années. Girardon n'eut donc pas à subir les luttes énervantes qui ont épuisé tant d'artistes; dès ses premiers pas, il vit s'ouvrir devant lui la voie qui devait le conduire de primesaut aux succès, à la fortune et à la gloire. A Rome, il connut Mignard, Thomassin, Bernin, étudia avec passion les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, et revint en France en 1652. Il se distingua en Italie par des travaux moins brillants, mais plus étudiés que beaucoup de ceux qu'il exécuta dans la suite sous le couvert d'une réputation acquise. Ces travaux lui valurent une pension de mille écus, que le roi lui accorda pour le fixer à la cour, où son talent devait contribuer à l'embellissement de Versailles et de Trianon, sous la direction de Lebrun. Celui-ci rencontra dans l'artiste champenois, pour l'exécution en marbre de ses cartons, une docilité qu'il avait vainement demandée à P. Puget, et que récompensa largement la faveur royale.

En 1657, Girardon fut admis à l'Académie de peinture et de sculpture; deux ans plus tard, il fut nommé professeur. En 1669, on le voit recruteur à Rome, chargé par Colbert d'une haute inspection sur l'école française et de diverses missions touchant les beaux-arts. A son retour, Girardon vit mourir son protecteur et le trouva prêt à recueillir sa grande fortune, le chancelier Séguier (1671). C'est vers cette époque qu'il fut accusé d'avoir formé une ligue contre Puget; cette ligue était composée d'artistes jaloux des succès et de la gloire du sculpteur provençal. Ce fait, presque nié par d'Argenville dans sa notice sur Girardon, s'explique d'ailleurs par le caractère de ce dernier, qui n'épargnait rien pour écraser ses rivaux, particulièrement Coustou et Coysevox. A quelques années de là, il eut encore à regretter la mort d'un bienfaiteur, celle de Colbert. Louvois, son successeur, traita Girardon avec un dédain marqué et ne lui confia guère que les travaux refusés par les autres; mais, trop intelligent pour se plaindre, l'artiste les recevait comme des faveurs extraordinaires. Du reste, à cette époque, sa fortune ne laissait rien à désirer; ses salons étaient le rendez-vous de toutes les célébrités de son temps : le Grand Condé, le duc d'Orléans, La Fontaine, Boileau, Racine, etc.

En 1690, Girardon fit hommage à sa ville natale de son médaillon en marbre, représentant Louis XIV, et que Sébastien Leclerc a gravé. On voit encore à Troyes plusieurs autres morceaux dus à son ciseau : le crucifix de bronze de la chapelle Saint-Remi, les décorations du maître-autel, et, dans la même église, un bas-relief représentant un squelette à mi-corps. Rien que l'immense réputation de Girardon fût supérieure à son talent, il n'en reste pas moins un des grands statuaires du XVIIe siècle, et la profusion avec laquelle il a semé ses œuvres témoigne d'une étonnante fécondité. Parmi ses productions, on admire surtout le *Tombeau de Richelieu*, à la Sorbonne, qui est considéré comme son chef-d'œuvre. La composition savante et pittoresque de ce tombeau est due à Lebrun, qui a lui-même emprunté au second tableau de l'*Extrême-Onction* du Poussin la figure de la Science éplorée. Ces emprunts, d'ailleurs, n'ôtent rien au mérite du peintre qui a conçu l'ensemble, ni à celui du sculpteur qui l'a si magnifiquement rendu. Ce beau monument, qui a eu peu souffert pendant les orages de la Révolution, fut restauré après le 9 thermidor par les soins intelligents de M. Alex. Lenoir, qui le plaça au musée des Petits-Augustins. Ce fut sous la Restauration qu'on le transporta dans l'église de la Sorbonne, où on le voit encore aujourd'hui. En 1699 fut élevée, place Vendôme, la fameuse statue équestre de Louis XIV, bronze colossal qui décore actuellement la place des Victoires. Girardon fut, en cette circonstance, chanté par un grand nombre de poètes, et son œuvre provoqua une admiration universelle. Du reste, il faut le dire, les poètes étaient ses meilleurs amis, et c'est avec des vers qu'ils payaient ses excellents dîners et les bustes qu'ils lui faisaient faire de marbre. Boileau disait à propos du sien :

Grâce au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers,
Et, ne connût-on plus ni mon nom, ni mes vers,
Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

A Versailles, le groupe représentant les *Victoires de la France sur l'Espagne*, qui orne la grille de l'avant-cour du château; le *Louis XIV* de la petite cour, figuré en Romain cuirassé, qui vient d'abattre un taureau et un lion, autrement dits l'Empire et l'Espagne; l'*Hiver* du bassin de Saturne; l'*Enlèvement de Proserpine* dans le bosquet de la colonnade, et une foule d'autres figures dispersées dans le parc sont l'œuvre de Girardon; sa manière est reconnaissable à la désinvolture du mouvement et à la légèreté des draperies. Girardon a eu aussi le mérite rare de la statuaire au plus haut degré, mais seulement de la statuaire décorative et monumentale. Il sait poser une figure, lui donner l'attitude et le mouvement qui lui conviennent, et c'est avec un art infini et une rare intelligence qu'il développe et met en relief les plus beaux côtés de ses personnages pour dissimuler les autres. S'il s'est contenté pourvoir d'exécuter les dessins de Lebrun, c'est moins par impuissance que par tempérament. En effet, Lebrun, avec son caractère impérieux et tranchant, résumait pour lui l'idéal de la peinture. C'étaient deux hommes faits pour se comprendre. Ainsi s'expliquent leurs relations et leur amitié, formées en partie par l'intérêt et les circonstances, mais avant tout fondées sur la ressemblance du talent et la fraternité de l'intelligence.

Girardon avait épousé Catherine Duchemin, qui peignait admirablement les fruits et les fleurs; cette femme, qui fut aussi de l'Académie, mourut en 1698. Son mari lui fit élever un monument, où il fut inhumé lui-même.

GIRARDOT (Auguste-Théodore, baron DE), administrateur et archéologue, né à Paris en 1815. Reçu avocat en 1836, il entra peu après dans la carrière administrative et devint successivement conseiller de préfecture à Bourges (1839), sous-préfet de Montargis (1852), secrétaire général de la Loire-Inférieure (1854). Tout en remplissant ces diverses fonctions, le baron de Girardot s'est livré à des travaux historiques et archéologiques, qui lui ont valu d'être nommé membre du Comité des monuments historiques et de la Société des antiquaires de France. Il a consigné le fruit de ses longues et patientes recherches dans plusieurs ouvrages, où l'on trouve des particularités curieuses et intéressantes. Indépendamment d'articles insérés dans les *Annales archéologiques* et dans les *Procès-verbaux* de la Société agricole du Cher, nous citerons de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en 1647*, avec introduction et notes (Bourges, 1843, in-8°); *Essai sur les assemblées provinciales et en particulier sur celles du Berry* (1845, in-8°); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4°); *Histoire de la cathédrale de Bourges* (1849), en collaboration avec M. Durand; *Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts* (1855); *Des administrations départementales de 1790* (1857); les *Ministres de la République française* (1860, in-8°); les *Artistes de Bourges depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution* (1861, in-8°), etc.

GIRARD-ROUSSIN s. m. (ji-rar-rou-sain). Bot. Nom vulgaire de l'asaret ou cabaret.

GIRARME s. f. (ji-rar-me). Syn de GISARME.

GIRASOL s. m. (ji-ra-sol — du lat. *girare*, tourner; *sol*, soleil). Minér. Variété de quartz hyalin, à fond laiteux, d'où sortent des reflets bleus et rouges quand on fait tourner la pierre au soleil. ‖ Variété de quartz résinite ou d'opale, à fond laiteux, d'où sortent des reflets rougeâtres ou d'un jaune d'or lorsqu'on fait tourner la pierre à la lumière du soleil. ‖ Adjectiv. : *Quartz* GIRASOL. *Opale* GIRASOL.

— Comm. Variété très-estimée de riz de l'Inde.

— Bot. Nom vulgaire de l'élianthe annuel ou grand soleil des jardins. ‖ Variété du fruit du jaquier de l'Inde. ‖ *Girasol feuilleté*, Petit agaric blanc, à chapeau noir au sommet, avec de petites zones circulaires. On l'appelle aussi GIRASOLLE.

GIRATION s. f. V. GYRATION.

GIRATOIRE adj. V. GYRATOIRE.

GIRAUD, troubadour du XIIIe siècle. Nous ne savons rien absolument de sa vie, et il ne nous est connu que par un tenson, d'ailleurs remarquable par un style plein de grâce, de simplicité et de concision.

GIRAUD DE TOULOUSE, appelé aussi **Giraud d'Espagne**, troubadour qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle. Accueilli à la cour de Charles d'Anjou, comte de Provence, c'est lui-même de ce prince qu'il choisit pour sa dame, selon l'usage du temps, et qu'il célébra dans ses vers. On n'a que trois pièces de lui, remarquables par la finesse de la pensée et l'élégante concision du style.

GIRAUD (Claude-Marie), médecin et poète français, né à Lons-le-Saulnier en 1711, mort à Paris en 1780. Il fut reçu docteur dans cette dernière ville, et s'adonna en même temps à la poésie. Nous citerons, parmi ses écrits : la *Peyromie aux enfers* ou *Arrêts de Pluton contre l'Faculté de médecine* (1742), au sujet de la dispute de présséance entre les médecins et les chirurgiens; la *Thériacade* ou l'*Orestiade de Jeudon, poème héroï-comique, suivi de la Diabotanogamie* (Genève, 1769, 2 vol. in-12); la *Procopade* ou l'*Apothéose du docteur Procope* (Londres, 1754); *Vision de Sylvius Grypholite*, ou la *Temple de mémoire* (Londres, 1767); *Visions d'un solitaire* (Paris, 1775, in-8°), etc.

GIRAUD (Jean-Baptiste), statuaire français, né à Aix (Provence) en 1752, mort aux Bouleaux, près de Nangis, en 1830. Il était en apprentissage chez un orfèvre, lorsqu'un de ses oncles, négociant à Paris, le fit venir auprès de lui. Frappé des dispositions artistiques du jeune homme, il l'envoya en Italie avec une pension. Giraud se livra avec passion à l'étude, apprit à dessiner, à modeler et connaître par de beaux dessins d'anatomie, soit au burin, soit à la plume, puis revint en France, et fut nommé, en 1789, membre de l'Académie de peinture et de sculpture. Son oncle, en mourant, lui laissa une fortune considérable. Quelque temp après, Giraud repartit pour l'Italie, y demeura quelque temps, revint encore, et, dépensa plus de 200,000 fr. pour faire mouler en plâtre les plus beaux morceaux de sculpture antique, qu'il mit ensuite à la disposition des jeunes artistes parisiens. En 1797, il proposa au gouvernement français la création d'un musée spécial, où auraient été déposés les ouvrages les plus remarquables des artistes vivants, achetées par l'Etat dans les expositions successives. Giraud n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages, mais qui suffisent pour lui assurer un nom durable. Ils se distinguent par cette énergie d'expression et cette vérité de formes que seul peut donner l'admiration profonde de l'anatomie. On cite de lui : un *Mercure*, un *Hercule*, un *Achille mourant*, qui lui valut son entrée à l'Académie, et qui est aujourd'hui au musé d'Aix; un *Bateleur endormi*, un *Faune* et un *Soldat laboureur* en cire.

GIRAUD (Pierre-François-Félix-Joseph), littérateur et publiciste français, né à Bauqueville (Normandie) en 1764, mort à Paris en 1821. Il remplit sous le Directoire les fonctions de chef du bureau des journaux à la préfecture de police, collabora à l'*Observateur des spectacles*, au *Journal des hommes libres*, au *Journal de Paris*, au *Constitutionnel*, au *Courrier de l'Europe*, aux *Tablettes universelles*, à la *Biographie Michaud*, etc., et composa un assez grand nombre d'ouvrages qui, pour la plupart, ne sont que des compilations médiocres. Nous citerons, parmi ses écrits : *Mémoires sur la colonie de la Guyane française* (Paris, 1804); *Aristippe*, opéra en deux actes (1808); *Campagne de Paris en 1814*, précédée d'un *Coup d'œil sur celle de 1813* (1814, in-8°, avec cartes); *Beautés de l'histoire d'Italie* (1816, 2 vol. in-12); *Beauté de l'histoire de l'empire germanique* (1817); *Beautés de l'histoire de l'Inde* (1821); *Précis historique de tous les événements qui se sont succédé depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de Louis XVIII sur le trône de France* (1822).

GIRAUD (le comte Jean), auteur comique italien, né à Rome en 1776, d'une famille française, mort à Naples, dans un couvent, en 1834. Il prit goût pour le théâtre à une représentation dramatique dans un collége, donna sa première pièce à Rome en 1798, leva, à cette époque, un escadron de cavalerie pour la défense de Pie VI contre les Français, devint directeur de tous les théâtres du royaume d'Italie en 1813, perdit cette place en 1815, et se ruina ensuite dans des spéculations commerciales. Les comédies de Giraud rappellent celles de Goldoni, avec plus de gaieté dans les situations et dans le dialogue, mais moins de vérité dans la peinture des caractères, moins de correction dans le style. Rival d'Albert Nota, son contemporain, s'il l'emporte sur lui par la verve et la vivacité, il lui est de beaucoup inférieur sous le rapport du goût et du naturel. Sa meilleure pièce est l'*Ajo nell' imbarazzo* (1807), critique spirituelle d'une éducation trop sévère, représentée sur toutes les scènes de l'Italie, et imitée à Paris, sous ce titre : le *Précepteur dans l'embarras*. Il a donné à Florence, en 1816 : *Teatro domestico* (2 vol. in-8°), recueil de charmantes petites pièces, dans le genre de Berquin, à l'usage de la jeunesse. Le théâtre de Giraud a été traduit en français par Bettinger (1839, 3 vol. in-8°).

GIRAUD (Pierre-François-Grégoire), sculpteur français, né au Luc (Provence) en 1783, mort en 1836. Il alla achever ses études à Paris, où il entra en relation avec son compatriote, le sculpteur Jean-Baptiste Giraud, qui l'engagea à suivre son goût pour la sculpture et lui donna des conseils. Le jeune homme prit ensuite des leçons de Ramey, remporta, en 1806, le grand prix de Rome avec une sculpture en bas-relief, représentant un *Jeune tête blessé*, puis se rendit en Italie, où il séjourna pendant sept années. Un bas-relief en marbre, le *Jugement d'Ethra*, qu'il exposa au Salon de 1814, lui valut la médaille d'or. De retour en France, il épousa sa cousine, qu'il aimait tendrement; mais il la perdit, ainsi que son enfant, peu de temps après, et resta jusqu'à la fin de sa vie inconsolable de cette triple perte. Outre les ouvrages précités, nous signalerons, parmi les nombreux morceaux de ce statuaire distingué : la *Mort de Pallas* (1805); *Thésée*, statue en cire; un *Chien*, grandeur naturelle (1827); un *Triomphateur*, bas-relief; *Vénus pleurant ses premiers sacrés*. Cet artiste, comme son premier maître J.-B. Giraud, est un des plus purs interprètes de l'art grec.

GIRAUD (Pierre), cardinal français, né à Montferrand en 1791, mort à Cambrai en 1850. Entré au séminaire de Saint-Sulpice en 1812, il fut ordonné prêtre trois ans plus tard, se rendit, en 1818, en Auvergne, où il se livra à l'œuvre des missions, devint ensuite curé de la cathédrale de Clermont, fut chargé, en 1825, de prêcher un carême aux Tuileries, et nommé évêque de Rodez quelques mois avant la révolution de 1830. M. Giraud fit partie des prélats qui, après avoir prêté serment à Charles X, refusèrent de prêter serment à Louis-Philippe. Appelé à l'archevêché de Cambrai en 1841, M. Giraud reçut, en 1847, le chapeau de cardinal, et se rendit, deux ans plus tard, à Gaëte, auprès du Pape, qui le nommé, peu de temps auparavant, pour l'engager le souverain pontife à accepter l'hospitalité de la France. Les *Œuvres* de ce prélat ont été rééditées, pour la troisième fois, en 1852 (7 vol. in-8°).

GIRAUD (Paul-Emile), archéologue français, né à Romans (Drôme) en 1792. Nommé maire de sa ville natale après la révolution de 1830, il fut élu député l'année suivante, et ne cessa de siéger à la chambre jusqu'en 1846. A partir de cette époque, M. Giraud, qui avait constamment voté avec la majorité conservatrice, rentra pour toujours dans la vie privée. Il a publié, entre autres écrits : *Quelques mots sur la question de savoir quel a été le premier nom du monastère fondé par l'archevêque Ramarel vers l'an* 840 (Lyon, 1843, in-8°); *Composition, mise en scène et représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans en* 1509 (Lyon, 1848, in-8°); *Aymar du Rivail et sa famille* (Lyon, 1849); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8°), etc.

GIRAUD (Charles-Joseph-Barthélemi), jurisconsulte et ancien ministre français, né à Pernes (Vaucluse) en 1802. Il fit ses études de droit à Aix, où il obtint, en 1830, une chaire de professeur suppléant, et devint, en 1835, professeur de droit administratif. Nommé inspecteur général des Facultés de droit, en 1845, M. Giraud vint habiter Paris. Il fut élu, cette même année, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, entra, en 1845, dans le conseil royal de l'instruction publique, et devint, au commencement de 1848, vice-recteur de l'Académie de Paris, fonctions dont il se démit le 25 février. En janvier 1851, M. Giraud succéda à M. de Parieu comme ministre de l'instruction publique. Remplacé peu après par M. de Crouseilhes (10 avril), il reprit, au mois d'octobre suivant, le même portefeuille, qu'il dut remettre à M. Fortoul le 3 décembre 1851. Dans son double et court passage au ministère de l'instruction publique, M. Giraud ne se signala par aucune mesure importante; toutefois, il sut s'attirer par ses actes les sympathies du parti réactionnaire et du clergé. Nommé, après le 2 décembre, membre de la commission consultative, il fut appelé à faire partie du conseil d'État, qu'il quitta au mois d'août 1852, pour faire partie de la commission du séquestre des biens de la famille d'Orléans. Quelque temps après, M. Giraud devint professeur de droit romain à la Faculté de Paris, puis, en 1861, inspecteur général pour l'enseignement du droit. On lui doit des ouvrages estimés : *Éléments de droit romain* (Paris, 1835), réédités sous le titre de : *Histoire du droit romain ou Introduction historique à l'étude de cette législation : Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838); *Du vrai caractère de la loi Voconia chez les Romains* (1841); *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8°); *Des nexi ou de la condition des débiteurs chez les Romains* (1847, in-8°); le *Traité d'Utrecht* (1847, in-8°), ouvrage qui fut traduit la même année en espagnol et en allemand; *Des libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8°); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8°); les *Tables de Salpenza et de Malaga* (1856). M. Giraud a publié, en outre, un grand nombre d'articles dans divers recueils, dans le *Journal de législation et de jurisprudence*, dans le *Journal des savants*, dans le *Journal général de l'instruction publique*; il a donné de savantes *Notices sur C.-A. Fabrot* (1833) *Étienne Pasquier* (1848), *Dubreuil*; enfin, il a édité : *Numismatique; Opuscules posthumes de M.-Z. Pons* (1836, in-8°); *Ex aporiis scriptorum nobilioris reliquiæ* (1842), etc.

GIRAUD (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris en 1806. Élève de Bersent, il remporta à vingt ans le premier grand prix de gravure à l'École des beaux-arts. Revenu à Paris en 1830, après avoir fait à Rome d'excellentes études, il exposa une belle gravure, la *Vierge au coussin vert*, d'Andrea Solari. Il produisit ensuite quelques pastels et quelques tableaux de genre, et même des tableaux d'histoire fort médiocres. Ces tableaux, dans des mesures plus vastes, tiennent à cette époque : les *Enrôlements volontaires* (1835); le *Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836); l'*Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire*; etc. L'artiste fit ensuite en Espagne et en Orient un voyage qui modifia complétement sa manière et révéla son talent. La *Fonda des Toreros*, qui parut au Salon de 1846; le *Fandango*, qui suivit, et qui est au musée du Luxembourg, obtinrent auprès du public et des connaisseurs un succès mérité. Le *Coup de vent* et l'*Incendie à Constantinople* signalent une seconde phase du talent de peintre : l'influence de l'Orient. Sa couleur, un peu noire dans les ombres, quand il s'agissait des sujets espagnols, devient légère et brillante dans ces deux dernières créations, exposées en 1853. M. Eugène Giraud venait de rentrer en France, où ses brillantes relations dans le monde officiel lui procurèrent des commandes nombreuses. Il commença par des portraits : celui du *baron Mounier*, du *capitaine Géreaux*, de *Justin, d'Herold*, de *Jules Janin*, de la *princesse Mathilde*, du *comte de Niewwerkerke*, du *prince Jérôme*, de la *comtesse de Castiglione*, etc. Citons, parmi les tableaux : *Henri IV dans la forêt de Saint-Germain-des-Prés* et *Un débordement du Nil* (1861 et 1863); *Une nuit parisienne*; *Une danseuse au Caire* (1866); *Fatma*; la *Sortie des vêpres* (1868), etc.

GIRAUD (Sébastien-Charles), peintre de genre français, frère et élève du précédent, né en 1819. L'érudition peu commune de M. Charles Giraud lui procura l'avantage d'être nommé chef-d'inspection pour les Iles Marquises, et dont le voyage dura quatre ans, de 1843 à 1847. De ces explorations lointaines, il rapporta des dessins remarquables. Il est également attaché à la burlesque expédition de *découvertes* que le prince Napoléon fut chargé de faire dans les mers du Nord, et dont le docteur Edmond de Polonski Chojecki s'est fait l'historiographe. M. Charles Giraud a peint presque exclusivement des intérieurs, surtout les intérieurs aristocratiques que fréquentait l'artiste. Quelques-uns des sujets qu'il a choisis ressemblent aujourd'hui à des épigrammes. Nous citerons : *Scène d'atelier* (1850); *Souvenirs d'Haïti* (1853); la *Salle à manger de la princesse Mathilde*, qui parut au Salon de 1855; la *Pêche au phoque* (1857); le *Salon de la princesse Mathilde* et le *Cabinet de M. le comte de Niewwerkerke*, deux *pendants*, étudiés avec le plus grand soin (1859); *Intérieur au* XVe *siècle* et la *Vue de Tivoli-la* (1861); le *Retour du chasseur* et *Une chambre à coucher au* XVe *siècle* (1862); *Intérieur d'une serre*; *Cabaret en Bretagne* (1865); *Intérieur d'un salon de M. le prince Napoléon III au Louvre* (1866); la *Galerie des armes au musée de Cluny*; la *Salle des preuses au château de Pierrefonds* (1868), etc.

GIRAUD DE BORNEIL, troubadour de la fin du XIIe siècle. V. BORNEIL (Giraud DE).

GIRAUD-TEULON (Marc-Antoine-Louis-Félix), médecin français, né à La Rochelle en 1816. Admis en 1836 à l'École polytechnique, il en sortit dans l'arme du génie, donna sa démission en 1839, se livra alors à l'étude de la médecine et passa son doctorat en 1848. Nommé par le gouvernement provisoire commissaire de la république dans l'Ardèche, M. Giraud-Teulon devint peu après préfet des Hautes-Alpes et conserva ce poste jusqu'au mois d'avril 1851. Depuis lors il a exercé la profession médicale et publié, outre un grand nombre d'articles et de mémoires dans la *Gazette médicale* : *Mémoire sur le mécanisme du cœur* (1855); *Traité de mécanique animale* (1856); *Théorie de l'ophthalmoscope* (1859); *De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire* (1860).

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, philologue et écrivain français, né à Saint-Vincent-sur-Jard (Poitou) au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1774. Il fut longtemps professeur de rhétorique au collége de La Rochelle, et composa des livres d'éducation, dont quelques-uns ont en beaucoup de succès. On cite, entre autres, son *Introduction à la langue grecque*, en cinq parties, dont les deux premières sont en français et les trois autres en latin. Il joignit à son *Introduction* un poème intitulé : *Odysée*, dans lequel il a rassemblé, en 614 vers, toutes les racines de la langue grecque. On lui doit encore un ouvrage intitulé : *Prœxis lingua sacræ secundum litteras spectata, complectens grammaticam et dictionnarium hebraicum, biblio-chaldaicum et rabbinicum*. A partir de l'année 1758, époque de la publication de ce dernier ouvrage, il écrivit surtout en français. Les *Histoires et Paraboles* du P. Bonaventure, et l'*Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant l'ordre et la concorde des quatre évangélistes*, furent publiés de 1766 à 1773. On lui doit, en outre, un petit poème, l'*Aziade* ou *l'Isle d'Aiz conquise par les Anglais*, poème en vingt chants (vingt-quatre vers) (1757), dont le titre a trompé les biographes, et leur a fait croire que cet ouvrage en vingt-quatre vers était le commencement d'un poème épique que l'auteur n'aurait pas poussé plus loin.

GIRAUDEAU (Jean), dit **Giraudeau de Saint-Gervais**, médecin français, né à Saint-Gervais (Vienne) en 1802, mort en 1861. Il vint achever ses études de médecine à Paris, où il passa son doctorat en 1825 avec une thèse sur la *Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Deux ans plus tard, il publia sur le même sujet un mémoire qui eut du retentissement et qui provoqua une vive discussion à l'Académie de médecine. A cette époque, un moment, Jean Giraudeau s'adonna complétement au traitement des maladies secrètes; mais, désireux avant tout d'arriver à la fortune, il n'hésita point à faire usage d'un charlatanisme qui ne manque jamais d'avoir prise sur le vulgaire. Il acheta, en 1818, la propriété du Rob antisyphilitique, dit Rob Boyveau-Laffecteur, soutint, au sujet de ce médicament, divers procès dont il fit retentir la presse, et, à partir de ce moment, il employa, pour exploiter le trop fameux Rob, tous les moyens de publicité, annonces permanentes dans les journaux de France et de l'étranger, annonces sur les murs, etc. En même temps, Giraudeau se livra à diverses entreprises commerciales qui augmenterent encore sa fortune. Il devint chef de bataillon de la garde nationale de Moisselles (Seine-et-Oise), et c'est à ce titre qu'il fut décoré en 1852. On a de lui quelques écrits publiés de 1831 à 1846 dans le but de propager la vente de son remède : *Traité des maladies syphilitiques; Guide des malades de la peau; Avis aux jeunes gens; Conseils aux victimes de l'amour*. Giraudeau a fait paraître, en outre : *Souvenirs de voyage en Orient*, sous le nom de Julia de Fontenelle; *Précis de l'histoire du Paraguay*, sous le nom de Caboche d'Estilly, et enfin des notes au poème la *Syphilis* (1848), que Barthélemy composa pour lui.

GIRAUDY (Charles-François-Louis), médecin français, né à Vaison (Vaucluse) en 1770, mort à Paris vers 1848. Il fut quelque temps attaché au service de santé des armées, puis vint terminer à Paris ses études médicales commencées à Montpellier, se fixa dans la capitale, devint secrétaire perpétuel de la Société de médecine pratique en 1808 et fit, en 1819, un cours de thérapeutique générale. Giraudy a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Précis de thérapeutique des maladies chroniques* (Paris, 1805, in-8°); *De l'angina trachéale, connue sous le nom de croup* (Paris, 1812); *Manuel des phthisiques, dans lequel on fait le choix des moyens tant préservatifs que curatifs contre cette cruelle maladie* (1818, in-8°); *Traité de thérapeutique générale* (1818); *De l'abstinence des aliments, du jeûne du carême et du mariage sous le rapport de la santé* (1821, in-8°).

GIRAULT (Simon), savant français qui vivait au XVIe siècle, né à Langres. Il fit lui-même l'éducation de ses enfants, puis composa, à l'usage de la jeunesse, des petits livres élémentaires, complétement dégagés du pédantisme formulaire du temps. Nous citerons parmi les plus remarquables : *Dialogue pour apprendre les principes de la langue latine* (Langres, 1590, in-4°); le *Globe du monde, contenant bref traité du ciel et de la terre* (Langres, 1592, in-4°); *Table de plusieurs rois et monarques qui ont possédé la terre* (1613).

GIRAULT (Bénigne), médecin français, né à Auxonne en 1725, mort en 1795. Il devint chirurgien en ch